



ANNA NIRKIN

LE RÊVE BLEU



Anna Nirkin

Le Rêve Bleu

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47445-2

Dépôt légal : décembre 2011

C Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Je remercie de tout cœur pour leur aide
mon amie Christiane Billaz
et mon cousin Daniel Symays*

1

Tout à coup, Miriam reprit connaissance...

Par la fenêtre lui apparut la pointe de la tour Eiffel, un pigeon roucoulait sur la banquette, des rideaux vert épinard encadraient ce tableau. Avec beaucoup de peine elle tenta d'élargir sa perception mais tout s'assombrissait et comme dans un cinéma elle voyait sur l'écran tout ce qui s'était passé pendant l'année écoulée...

« Tu peux entrer, c'est ouvert ! »

Miriam reconnaissait son amie Susan à sa façon de sonner énergiquement en insistant un petit peu trop. Pourtant, à voir Susan, personne ne lui aurait accordé tant de tons. Elle était mince et délicate et ses rondeurs étaient loin d'être opulentes. Pourtant, les collants qu'elle portait avec prédilection, de même que ses jupes courtes et moulantes, montraient à l'évidence qu'elle n'avait pas seulement de jolies jambes mais que son corps possédait aussi d'autres atouts qui étaient au moins aussi expressifs que ses yeux qui, selon le temps, viraient au bleu ou au vert.

« Hello-ho ! ho ! » chantonna-t-elle de sa voix flûtée en franchissant la porte :

« Dis donc, est-ce que tu laisses la porte ouverte à tous les inconnus qui passent ? »

« Ça ne sert malheureusement à rien, aucun inconnu n'a jamais eu l'envie d'entrer... » soupira Miriam.

Susan avait déjà salué Bobby, le chien de la maison.

Elle faisait maintenant claquer ses talons hauts sur les dalles de marbre de l'entrée.

Mais, pour apercevoir Miriam, il lui fallut lever le regard.

« Good Heavens ! Qu'est-ce que tu fabriques là ? »

Susan était Anglaise, elle ne pouvait ni ne voulait le nier.

En temps ordinaire, elle n'avait aucun problème avec la langue allemande, mais le spectacle qui s'offrait à elle aurait probablement coupé le souffle à n'importe quel animateur d'émission en direct.

Sur la table une chaise et, sur cette chaise, Miriam qui tentait d'accrocher une autre chaise au crochet du plafonnier.

« Mais enfin Miriam, tu veux finir sur un lit d'hôpital, ou quoi...!? »

Pendant un très bref instant, Miriam fut prise de vertige mais elle se reprit, descendit sans difficulté et avertit son amie :

« Un peu de respect, je te prie, je viens de mettre le point final à une œuvre d'art ! »

Un éclat de rire secoua la chevelure rousse de Susan qui n'était pas rousse uniquement parce que les

Anglaises d'origine irlandaise se doivent d'avoir les cheveux roux mais parce que Susan les enrobait régulièrement d'une couche de henné. Elle avait pris cette habitude lorsqu'elle fit la connaissance de Miriam. Cela faisait dix ans. Elles s'étaient rencontrées lors d'une réunion de parents d'élèves à l'école de leurs enfants et le courant était immédiatement passé.

« ... Et moi qui croyais qu'une chaise était faite pour s'asseoir ! »

« Quel conformisme ! » répliqua Miriam pour la provoquer,

« On peut détourner un objet de sa destination première, j'y vois un hommage à Joseph Beuys, tu sais, ce gars avec ses cubes de... saindoux au musée... Et cependant, ça a été reconnu comme œuvre d'art. Avec mon œuvre à moi, je veux signifier symboliquement que nous voulons, toutes deux, changer de direction, quelles que soient les bonnes raisons de ceux ou celles qui en avaient décidé autrement au départ. »

Ce qu'elle ne voulait pas encore avouer à Susan, c'est qu'elle avait tout simplement éprouvé le besoin urgent de faire quelque chose qui sorte totalement de l'ordinaire.

Car elle voulait que ce qu'elle avait l'intention de dire, le soir même, à son mari paraisse normal.

Elle était mariée à Jochen depuis plus de 22 ans et pourtant, en sa présence, elle se sentait toujours la petite fille qu'elle était en réalité lorsqu'elle avait fait sa connaissance.

En ce qui le concernait, il préférait ignorer qu'elle avait grandi et s'éclipsait toujours lorsqu'il pressentait

qu'elle voulait aborder des sujets essentiels. A chaque fois, elle se sentait blessée, humiliée, cependant incapable de voir que le comportement de son mari était dicté par la crainte d'être confronté à des situations qu'il ne pourrait pas maîtriser.

Susan jeta sur son amie un regard inquisiteur :

« Tu m'as bien dit que tu voulais aller chez le coiffeur ? »

« J'y suis allée... » répondit timidement Miriam en passant ses mains dans ses fins cheveux d'un blond cendré et qui ne frisaient qu'aux endroits où elle les aurait préférés lisses et vice-versa, pour tenter de leur donner du gonflant et l'impression d'une chevelure plus abondante. Susan avait une épaisse et magnifique crinière qui lui tombait sur les épaules en ondulations généreuses d'où s'échappait ici et là une boucle indisciplinée qui lui donnait un air un tantinet mutin.

« Qu'est-ce que tu me racontes ? » s'écria-t-elle étonnée.

« Tu es exactement comme avant ! Je t'envoie chez le meilleur coiffeur visagiste de Cologne et rien n'a changé ! »

« Oh si ! Le prix ! Trois fois plus que ce que je paie dans mon quartier ! » protesta Miriam.

Changer sa coiffure, sa façon de s'habiller, modifier une habitude, cela paraissait théoriquement très simple à Miriam mais elle ne l'avait pourtant jamais vraiment mis en pratique. N'ayant jamais osé, jusqu'à présent, la plus petite démarche de ce genre, voilà qu'elle voulait tout à coup franchir le pas. Je dois être folle, s'était-elle dite en se réveillant à l'aube, mais immédiatement quelque chose lui avait démontré le contraire en lui remettant en mémoire,

pour lui redonner courage, une histoire entendue récemment et qui l'avait tant impressionnée.

Il y était question d'un homme qui vivait dans un faubourg particulièrement moche, entre des raffineries et un port industriel, au bord d'un canal. Cet homme avait toujours rêvé d'émigrer en Australie sans jamais aller au-delà de son rêve.

Pour lui, la difficulté n'avait jamais été de se rendre en Australie mais uniquement qu'il n'avait pas trouvé le courage de quitter l'affreux environnement dans lequel il vivait et ce, pour un hypothétique bonheur.

« As-tu encore trouvé des poulets à la rôisserie ? » demanda Miriam, s'évadant de ses pensées et pour changer de sujet. Susan sortit de son cabas un sachet de papier taché de graisse et le lui tendit. Miriam s'en empara du bout des doigts et la précéda dans la cuisine.

« Tu me fais un thé ? » demanda Susan en se laissant choir sur une chaise au coin de la table. La question était superflue, dès qu'elle arrivait, Susan avait droit à sa tasse de thé. Depuis le temps qu'elles se connaissaient, Miriam en était arrivée à la ferme conviction que les Anglais étaient incapables de vivre sans ingurgiter plusieurs tasses de thé par jour.

« Si on voulait vous éliminer, vous les Britanniques, il ne serait pas nécessaire d'investir dans des armements coûteux ni de faire couler le sang, il suffirait d'organiser un blocus du thé. » lui avait-elle dit un jour.

Le père de Susan possédait une petite usine dans le nord de l'Angleterre. Il y a quelques années, il avait visité une entreprise en Allemagne et avait constaté

que le personnel n'y avait droit qu'à deux pauses assez courtes, une à 10 h et une autre pour le déjeuner mais tout le monde quittait le travail dès 16 heures.

Rentré en Angleterre, il proposa de réduire les « pauses thé » pendant le temps de travail et de rentrer chez soi une heure plus tôt. Selon les dires de Susan, cette proposition aurait valu à son père de se faire quasiment lapider. Il n'avait pu être sauvé que par une volte-face de dernière minute, assurant qu'on ne changerait rien aux bonnes vieilles habitudes.

« Crois-tu vraiment qu'un poulet rôti va leur faire encaisser le choc plus facilement ? »

Susan en était déjà à sa deuxième tasse de thé lorsque Miriam lui avait posé cette question sur un ton désabusé.

« Tu sais, il y a longtemps que je ne cherche plus à savoir ce que Michael ou n'importe quel autre homme peut ressentir ou penser. C'est un gaspillage d'énergie. » esquiva Susan.

L'angoisse s'empara de plus en plus de Miriam. « Si seulement je pouvais avoir tout cela derrière moi. La montagne qui me barre le chemin me paraît de plus en plus haute. Susan fait comme si nous l'avions déjà franchie. » pensa-t-elle, puis elle ajouta à haute voix :

« Je me sens toute drôle, quand je pense à ce soir... »

« Ne dis donc pas de bêtises ! » répondit Susan non sans agacement en reprenant son sac.

« Tu ne vas tout de même pas battre en retraite maintenant ? De toute façon, il n'en est pas question. Tout est déjà organisé. De quoi aurions-nous l'air vis-

à-vis de Tante Sidonie ? Ce qu'elle a osé faire il y a des dizaines d'années, nous devons être capables de le faire aujourd'hui ! ».

Elle se tut. Le regard insistant de Miriam l'obligea à changer de ton.

« Moi aussi, tu sais, je me sens un peu comme avant un examen où l'on est certaine d'avance de se planter. Mais si nous n'agissons pas maintenant, nous ne le ferons jamais et nous regretterons toute notre vie, d'avoir manqué de courage au dernier moment. Alors on compte jusqu'à dix, on respire profondément et on se jette à l'eau ! »

A ces mots, Susan se leva d'un coup puis laissa tomber son panier pour prendre Miriam un instant dans les bras, avant de faire résonner ses talons jusqu'au perron.

Miriam la suivit et, après un bref signe d'adieu, referma la porte poussant un soupir.

Oui, Tante Sidonie, cette fameuse tante de Susan qui vivait à Paris. Sans elle, leur projet n'aurait jamais pris forme. Elle les avait pourtant bien mises en garde :

« Si vous faites cela », avait-elle dit à Susan au téléphone, « sachez bien qu'au moins au début, plus personne ne vous donnera ne serait-ce qu'un quignon de pain, peut-être même pas vos parents. Je parle d'expérience. C'est bien ainsi que, pour moi, les choses se sont passées. »

Miriam s'attabla dans la cuisine et ferma les yeux.

Avaient-elles eu vraiment raison de se lancer dans toute cette aventure ? Elles avaient, toutes les deux, plus de quarante ans, leurs maris leur apportaient

toutes ces choses matérielles qui rendent la vie agréable.

Toutes deux avaient abandonné les études pour pouvoir s'occuper des maris et enfants, dont les attentes au bercail étaient devenues leur préoccupation exclusive. La fille de Miriam, Katrin, avait 21 ans et suivait une formation à Cologne.

Elle vivait, comme nombre d'étudiants allemands, en communauté afin de garder sa liberté sans avoir à affronter la solitude. Son fils, Robin, 19 ans, pour l'instant au service militaire, avait l'intention de faire des études d'ingénieur à Darmstadt.

Susan n'avait qu'un fils de 22 ans, Oliver, qui faisait des études d'éducation physique à Cologne. Lui non plus ne vivait plus à la maison mais dans un foyer d'étudiants.

Tout semblait donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Les seules choses qui préoccupaient Jochen, le mari de Miriam, étaient l'état de la pelouse, la couche de peinture annuelle sur la palissade et, en bon Allemand, la certitude qu'il avait bien une assurance pour tout et contre toutes les surprises que la vie pouvait réserver. Peut-être cette dernière préoccupation pouvait-elle être imputée à une déformation professionnelle, puisqu'il travaillait dans une compagnie d'assurances.

Mais Miriam se demandait parfois s'il n'avait pas choisi cette profession parce qu'elle correspondait à ses aspirations personnelles les plus profondes. C'était aussi le cas du mari de Susan. Il était commissaire de police et n'avait confiance en rien ni en personne. Sans doute avait-il choisi cette carrière

parce que la police criminelle lui fournissait, chaque jour, la preuve qu'il avait raison d'être méfiant.

Oui, décidément, tout était ordonné pour le mieux. Difficile de savoir alors s'il fallait rire ou pleurer, éprouver de l'envie ou de la pitié à la vue de ces deux femmes qui, au milieu de tant d'ordre, prenaient conscience que le temps leur glissait entre les doigts comme des grains de sable fin.

Un jour, Susan avait su trouver les mots pour convaincre Miriam qu'elles devaient faire quelque chose tant qu'il y avait encore assez de sable dans le haut du sablier pour réussir la cuisson d'une nouvelle recette de vie.

« Nous ne faisons rien que réagir au lieu d'agir », avait dit Susan.

« Tu es complètement dérangée ! » s'était d'abord défendue Miriam.

« Mais bien sûr... », avait répondu Susan, trop heureuse de reprendre l'expression à son compte.

« Nous sommes tout à fait dé-rangées. Plus exactement, on nous a rangées à un endroit où nous n'aurions jamais dû nous trouver. Mais je connais le moyen de changer tout ça... »

Un aboiement au-dehors chassa Miriam de ses pensées et l'incita à regarder par la fenêtre de la cuisine. Bobby était tout agité et faisait des allées et venues en courant le long de la palissade bien blanche.

Cette année, l'hiver avait cédé la place à l'été presque sans transition. Aucune trace de ce doux réveil du printemps que les poètes se plaisent tant à célébrer. Rien de ces tons pastel dansant dans l'air

léger. Les bourgeons s'étaient gonflés en quelques jours pour éclater, sans qu'on ait eu le loisir de les regarder grossir jour après jour.

Miriam vit Bobby faire fête à son maître et courir jusqu'à la porte d'entrée pour le précéder.

Miriam avait fait la connaissance de Jochen lorsqu'elle était en première année à l'Académie des Beaux Arts de Stuttgart. Elle y étudiait la peinture et les arts graphiques. Elle habitait encore chez ses parents qui l'avaient toujours couvée. Elle était donc restée très timide. Contrairement à la plupart de ses camarades de classe, qui avaient déjà eu un « copain » pendant leurs années de lycée, Miriam n'avait jamais eu d'ami attiré. Et à cet âge, elle commençait seulement à se rendre, de temps en temps, aux petites soirées organisées par d'autres étudiants. Un jour, une amie l'avait presque traînée de force à une fête donnée dans un foyer universitaire. L'amie en question était une petite blonde qui ne se laissait pas marcher sur les pieds et poussait vite les autres à choisir leur camp. Miriam ayant choisi d'être son amie, elle avait su qu'un « type super » devait venir à cette soirée. L'amie lui avait d'ailleurs avoué qu'elle n'y allait elle-même que pour le rencontrer et faire sa conquête. Miriam ne comprit jamais quel rôle elle était alors sensée jouer.

Lorsque, pour des raisons tactiques, elles arrivèrent plus de quarante minutes après l'heure annoncée du début de soirée, Miriam dut reconnaître que son amie avait eu raison. Il était vraiment « super » : grand, large d'épaules, le regard bleu acier, les lèvres bien ourlées et une abondante chevelure blonde encadrant un visage hâlé. Robert Redford, se dit-elle. Mais c'est

surtout son sourire qui lui plut. Ce soir-là, ce sourire ne fut pas plus destiné à son amie qu'à aucune des nombreuses autres filles présentes que Miriam trouvait plus jolies qu'elle même, mais exclusivement à elle. Il ne lui en plut que davantage. Charmant, attentionné, excellent danseur, talent d'importance à une époque où l'on dansait encore souvent en couple. Dans ses bras, elle se sentit subitement jolie, pleine d'esprit et tout aussi charmante...

Avec le recul, il lui était apparu clairement qu'elle n'était tombée amoureuse de lui que parce qu'il lui avait donné l'impression qu'elle possédait effectivement toutes ces qualités.

Né à Cologne, où ses parents vivaient toujours, il était en dernière année de droit à l'université de Tübingen.

Au début, Miriam n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu tomber amoureux d'elle. Les parents de Miriam avaient été tout de suite emballés. Le fait que les parents de Jochen habitaient loin ne faisait que renforcer cet enthousiasme, non seulement, ils ne se trouvaient pas en concurrence directe mais ça leur permettait de considérer Jochen comme un fils, Miriam étant leur unique enfant. Ils n'avaient donc jamais souhaité mieux que de la marier tôt pour la garder près d'eux aussi longtemps que possible en attendant les petits enfants, qu'elle ne manquerait pas de leur donner.

Ils comptaient sur leur fille pour « meubler » leur vie.

Elle avait bien tenté de leur faire comprendre que l'art était ce qui primait dans sa vie, ils n'avaient jamais pris de telles aspirations au sérieux et

considéraient ses études à l'académie des Beaux Arts comme un passe-temps en attendant de trouver le mari qui leur conviendrait. Ils avaient d'ailleurs été les plus heureux des parents, en particulier, lorsqu'au bout d'un an Jochen et Miriam s'étaient mariés.

Et Miriam ? Elle avait été heureuse parce que tous les autres l'étaient de voir cette gentille petite fille répondre à leurs attentes.

Elle emménagea avec Jochen dans un appartement situé non loin de chez ses parents. Lui, entra dans une grosse société d'assurances où il fit carrière.

Elle fut immédiatement enceinte, arrêta ses études juste avant la naissance de leur fille et toute tentative pour reprendre ses études après la naissance de leur second enfant, fut sapée par Jochen, avec l'appui inconditionnel de ses beaux parents. Leurs arguments étaient à ce point irréfutables qu'elle était comme paralysée. Mais, comme elle fut bien obligée de le reconnaître plus tard, elle aussi avait trouvé cela plus commode.

Un jour, Jochen fut muté à Cologne. Plus exactement, il s'agissait d'un avancement.

Comme la chrysalide se transforme en papillon et celui-ci quitte son cocon, Miriam se retrouva comme ivre de liberté.

A partir de ce moment, Jochen partit très souvent en déplacement pour raisons professionnelles et les enfants étaient, la plupart du temps, à l'école ou chez leurs amis.

Dans un premier temps, cette situation lui fit un peu peur.

Cette subite liberté lui donna l'impression que le sol se déroba sous ses pieds.

Il lui fallait désormais prendre davantage de responsabilités et accomplir, naturellement, certaines tâches désagréables ou assommantes que, jusqu'à présent, elle avait préféré abandonner à Jochen ou à ses parents.

L'amitié avec Susan, du même âge mais beaucoup plus sûre d'elle et beaucoup plus « adulte », fut très positive. Sous son influence, elle prit conscience de choses qu'elle n'avait encore jamais perçues ou qu'elle avait préféré ne pas voir.

Non sans rudesse, Susan la fit sortir parfois de son sommeil de Belle au Bois Dormant.

« Je veux tout, je veux tout, tout de suite, avant que mon dernier rêve ne retombe en poussière... » Miriam cherchait à se donner du courage en fredonnant le dernier tube à la mode lorsque Jochen entra. L'air toujours aussi sportif, toujours aussi bronzé, il avait encore meilleure allure qu'il y a 23 ans. Pourtant les sentiments de Miriam avaient changé. Elle l'avait aimé avec dévotion. Attendant tout de lui, elle avait oublié comment se nourrir toute seule et avait pendant longtemps été complètement dépendante de lui. Mentalement et physiquement.

« B'soir ! ». Un baiser de banlieue, c'est ainsi que Miriam appelait cette sorte de baiser furtif, non sur la bouche mais juste à côté, rituel que Jochen n'accompagnait même pas d'un regard mais faisait suivre inmanquablement de la question de savoir si le repas était prêt. Ce soir, comme les autres, son humeur pouvait être qualifiée de « normale ». Selon certains, Jochen était toujours très charmant mais ce

charme n'était plus ce qu'il était, il y avait comme un embargo sur le charme à usage interne, depuis bon nombre d'années déjà.

Miriam commença à disposer le couvert, tandis qu'il jetait un coup d'œil furtif dans le frigo. Il faisait cela presque chaque soir, sans qu'elle ne lui ait jamais demandé pourquoi.

« Il y a du courrier ? » Cette question aussi faisait partie du programme.

« Oui, sur la table ». Miriam avait la bouche sèche, d'un instant à l'autre, il allait remarquer la chaise suspendue au plafond. Déjà sa voix se faisait entendre :

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu es sûre que tu vas bien ? »

S'efforçant de garder un ton détaché, elle répondit :

« Je pourrais te donner le nom de gens célèbres qu'on couvrirait de fric pour ça... »

Avec un air désapprobateur, Jochen revint dans la cuisine, se laissa tomber sur une chaise et ouvrit la première enveloppe... Il ne déchira pas l'enveloppe comme l'aurait fait Miriam, il l'ouvrit bien soigneusement avec un coupe-papier et tint la lettre à distance pour la lire. Un jour ses bras seraient trop courts et il ne pourrait plus éviter de porter des lunettes.

Quelques années au préalable, Miriam lui avait demandé, pourquoi il était tombé amoureux d'elle.

« Parce que tu étais si modeste et si timide », lui avait-il répondu.

Il lui faudrait bientôt constater qu'il n'en était plus ainsi.

« Que veux-tu boire ? »